L'ÉCLAIR.

Opéra-Comique en 3 Actes,

paroles de MM. E. DE PLANARD

et H. DE SAINT-GEORGE,

Musique de M. F. HALEVY,

Représenté pour la première fois,

à Paris, sur le Théâtre Royal de l'Opéra-Comique,

le 16 Décembre 1835.

AMSTERDAM,

ELIX & Co., IMPR.-ÉDITEURS;

Rok-in No. 161, près du Watersteeg.

1838.

Koninklijke Bibliotheek

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LIONEL, jeune officier de la marine américaine.
GEORGE, Anglais sortant du collége.
Mᵉ. DARBEL, jeune veuve.
HENRIETTE, sa soeur.

La scène est dans une habitation des États-Unis, à deux lieues de Boston.

Digitized by Google

L'ÉCLAIR.

ACTE PREMIER.

Un petit pavillon. Grande porte dans le fond, toujours ouverte et donnant sur une terrasse ornée de vases et d'arbustes. Un perron sur la terrasse, qui indique un escalier par où l'on descend à droite au bord de la mer Deux fenêtres obliques de chaque côté. Deux grandes gravures anglaises sur la tapisserie, représentant le portrait en pied de Washington, et un vaisseau avec le pavillon des États-Unis. Meubles élégants. Petit canapé à droite. A gauche une petite table en acajou, avec un déjeuner servi.

SCÈNE PREMIÈRE.

Me. DARBEL, HENRIETTE; *elles sont assises. Henriette travaille à un ouvrage de broderie.*

DUO.

HENRIETTE.

De la campagne et de la solitude,
Oui, j'en conviens, je goûte les plaisirs;
Je m'en suis fait une douce habitude
Qui chaque jour satisfait mes désirs.

Me. DARBEL.

Oui, j'aime aussi parfois la solitude;
Mais je ne puis y borner mes désirs;
Je n'en ai pas comme toi l'habitude,
Et le grand monde offre aussi des plaisirs.

HENRIETTE, *souriant.*

Ma soeur n'aime pas la retraite
Où je passe gaîment mes jours.

Me. DARBEL.

Ici, pas le moindre toilette.
Point de bal, de fête... et d'amours.

ENSEMBLE.

Point de toilette
Et pas d'amours.

Me. DARBEL.

Il faut, cependant, à la ville
Que je reçoive un jour ma soeur.

HENRIETTE.

Ce séjour paisible et tranquille
Suffit pourtant à mon bonheur.

Digitized by Google

Me. DARBEL.

Quoi, point d'autre bonheur?

HENRIETTE.

Non, point d'autre bonheur.

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

De la campagne et de la solitude,
Oui, j'en conviens, je goûte les plaisirs;
Je m'en suis fait une douce habitude
Qui chaque jour satisfait mes désirs.

Me. DARBEL.

Oui, j'aime aussi parfois la solitude;
Mais je ne puis y borner mes désirs;
Je n'en ai pas comme toi l'habitude,
Et le grand monde offre aussi des plaisirs.

HENRIETTE.

En vérité, ma soeur, j'ignore ce qui peut te plaire dans l'agitation du grand monde.

Me. DARBEL.

Non, je n'en suis pas folle; mais quand on est veuve, jeune et riche, on est environnée d'adorateurs à la mode, et qui tournent en ridicule les charmes de la campagne; ce sont des tyrans qui se disent nos esclaves. On me donne des fêtes, il faut que je les rende; cela n'en finit pas!... Eh! tiens, ce soir, tout le beau monde de Boston doit se réunir chez moi; j'ai deux cents personnes et je suis forcée de repartir pour la ville.

HENRIETTE.

Et moi j'aime cette habitation dont mon oncle m'a confié le gouvernement et les plantations nouvelles. La nature est si belle dans ce coin de l'Amérique! J'ai des esclaves comme toi; mais ceux-là m'aiment véritablement; je souris à leurs travaux, et, le soir arrivé, je partage leurs jeux et leurs délassements.

Me. DARBEL.

C'est fort bien; mais pourtant cette vue de la mer

Digitized by Google

est monotone et souvent bien triste ; car sur cette côte les accidents sont fréquents.

HENRIETTE.

Hélas ! oui ; les rochers et les sables creusés offrent des inégalités de terrain qui rendent le flux de la mer très périlleux ; mais quel bonheur aussi de sauver de pauvres marins qui s'aventurent sur ces rives ! Il y a six mois encore, deux matelots nous ont dû la vie. Oh ! j'y veille sans cesse, et personne mieux que moi ne connaît les détours et les passages par où l'on peut échapper au danger.

Me. DARBEL.

Chère Henriette ! toujours occupée de faire le bien ! Et quelle sagesse ! que de vertus modestes ! Tu es une espèce de prodige.

HENRIETTE, *souriant.*

Moi ?

Me. DARBEL.

Sans doute, puisqu'à dix-huit ans ton coeur n'a pas encore parlé ; pas un soupir, pas un pauvre petit amour !

HENRIETTE.

Eh ! tant mieux ; car, s'il faut te l'avouer, je suis persuadée que si j'aime jamais, je serai bien malheureuse !

Me. DARBEL.

Cela se pourrait avec ton imagination exaltée, ta vive sensibilité.... Fais comme moi, prends un mari ; avec cela on devient raisonnable et on se moque des grandes passions le plus facilement du monde ; c'est un plaisir, ma chère.

HENRIETTE, *riant.*

Un mari, moi ?

Me. DARBEL.

Il le faudra bien, mon oncle le veut ; c'est une manie. Depuis que je suis veuve il me persécute

Digitized by Google

pour que je recommence ; mais c'est ton tour, ma soeur, et je gagerais que le cousin d'Angleterre, cet écolier d'Oxford qui a débarqué hier à Boston et que nous attendons ce matin, est un fiancé qui t'arrive des brouillards de la Tamise.

HENRIETTE.

Quelle folie !... Mais il tarde bien ce cousin.

Me. DARBEL.

Tant pis pour lui, il déjeunera tout seul ; voilà son couvert mis, et nous avons bien fait de ne pas l'attendre. Le pauvre garçon à vingt-cinq ans n'était pas encore sorti du collège ; il doit être timide, naïf, un peu pédant, et je suis sûre qu'il va nous faire hommage de quelque pancarte barbouillée de grec ou du latin.

HENRIETTE, *riant.*

Non ; mon oncle prétend qu'il n'est pas très savant.

Me. DARBEL.

A la bonne heure ; il en sera moins ennuyeux. J'aurais voulu le voir avant de partir ; mais puisqu'il n'arrive pas....

HENRIETTE.

Vous allez vous rencontrer en route.

Me. DARBEL.

C'est possible. Adieu ; le temps me presse.... Où est donc mon mantelet ?

HENRIETTE, *prenant le mantelet sur un siége, à droite.*

Le voici. Je vais aussi prendre le mien ; je veux te voir monter en voiture et faire ensuite ma promenade ordinaire au bord de la mer.

GEORGE, *criant en dehors, à droite.*

Hé ! là, là !... doucement !

Me. DARBEL, *courant à la fenêtre, à droite.*

Tiens, le voilà sans doute.

Digitized by Google

GEORGE, *toujours en dehors.*

Arrêtez donc, jockei!... Tenez-moi l'étrier!... Ce diable de cheval caracole toujours!

Me. DARBEL, *à Henriette.*

Oh! c'est cela; regarde.

HENRIETTE.

Quelle grimace en descendant de cheval!

Me. DARBEL.

C'est peut-être la première fois qu'il y monte.

HENRIETTE.

Taisons-nous, le voici.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GEORGE.

GEORGE.

Ouf! quelle rude course!... et comme les chevaux galopent aux États-Unis!

Me. DARBEL.

Eh! qu'est-ce donc, cousin?

HENRIETTE.

Vous êtes bien ému!

GEORGE, *naïvement.*

Ah! serviteur, mesdames. Vous m'appelez cousin?... j'ai donc lieu de penser que je vois mes cousines.

Me. DARBEL.

Voilà de la logique. On voit bien que vous avez fait vos classes.

GEORGE.

Vous riez?... Pardon; je ne sais trop ce que je dis, et je suis harassé de corps et d'esprit. En partant de Boston, notre oncle m'a donné pour guide un maudit négrillon qui est parti devant moi ventre à terre, et mon cheval a suivi le sien sans me donner le temps de chausser les étriers; j'ai fait toute

Digitized by Google

la route les genoux serrés, tenant la crinière à deux mains, et criant après ce petit drôle qui courait de plus belle et riait aux éclats en me montrant ses dents de sapajou !... J'espère que vous lui ferez donner les étrivières ; c'est la mode du pays, et je vois qu'on a raison d'y être fidèle... Mais bonjour, mes cousines ; je suis très enchanté de faire votre connaissance. Mon oncle m'a parlé de vous, m'a fait votre portrait, et je suis sûr que voici miss Henriette et que voilà madame Darbel. (*Il désigne l'une pour l'autre.*)

Me. DARBEL, *riant.*

Non, pas précisément.

HENRIETTE, *de même.*

Au contraire.

GEORGE.

Ah!... alors, voici madame Darbel, et voilà miss Henriette. Au surplus, c'est égal : vous êtes toutes deux charmantes ; et je suis bien aise que mon oncle m'ait ordonné de vous plaire.

Me. DARBEL.

Ah ! vous êtes chargé de cela ?

GEORGE.

Très expressément.

HENRIETTE.

Et serez-vous soumis a l'ordonnance, mon cousin ?

GEORGE.

Je le crois bien ! c'est mon devoir. Un oncle qui est resté garçon pour partager son immense fortune entre les enfants de ses deux soeurs !

Me. DARBEL.

En effet, il serait horrible à vous de ne pas nous adorer, puisqu'il le veut.

GEORGE.

N'est-il pas vrai ? Ainsi donc ne perdons pas de

Digitized by Google

temps, et dites-moi bien vite laquelle de vous me trouve le plus à son gré.

HENRIETTE.

Comment!... là? tout de suite?

Me. DARBEL.

Vous vous moquez, je pense? N'est-ce pas à vous de choisir?

GEORGE.

Oh! non; soyez bonnes parentes, prenez compassion de mon incertitude; je n'en sortirai jamais tout seul. J'ai beau vous regarder, mon coeur demeure en équilibre parfait.

Me. DARBEL.

Et cependant, puisque vous êtes si pressé, il faut vous décider sur l'heure à lancer ce coeur à droite ou à gauche. Ma soeur ne quitte pas la campagne, et je pars à l'instant pour Boston.

GEORGE, *naïvement.*

Vraiment?... Eh! mais, mon Dieu, comment arranger tout cela avec la promptitude sentimentale ordonné par mon oncle? car je veux lui obéir comme à mon professeur de rhétorique, voyez-vous.

Me. DARBEL.

Et que vous a-t-il dit, voyons?

GEORGE.

Il m'a dit: Mon neveu!

AIR qui finit en trio.

Je veux que dans trois semaines,
Sans les allonger d'un jour,
Vous ayez serré les chaînes
De l'hymen et de l'amour.
Entre vous et mes deux nièces
Je partage mes richesses,
Et de l'une ou l'autre soeur
Il vous faut ravir le coeur.
L'une est vive et plus coquette
Que la timide Henriette;
Et selon votre désir
Vous aurez donc à choisir.

Digitized by Google

Vous êtes un peu novice
Sans détour et sans malice;
Mon argent et mon crédit
Vont vous donner de l'esprit.
Je veux que dans trois semaines,
Sans les allonger d'un jour,
Vous ayez serré les chaînes
De l'hymen et de l'amour.

Mᵉ. DARBEL, *riant.*

Eh bien! décidez-vous; restez près d'Henriette,
Ou bien, partez pour la ville avec moi.

GEORGE.

Moi repartir! oh! non, ma foi!
Hélas! je suis brisé des pieds jusqu'à la tête.
Si j'avais déjeuné j'irais plutôt dormir.
Je ne puis plus me soutenir.

HENRIETTE.

Oh! ce pauvre garçon! Mettez-vous donc à table!

GEORGE, *voyant le déjeuner.*

Quoi! voilà mon couvert!... vous êtes bien aimable!
Un tel soin, en votre faveur
Pourrait bien décider mon cœur.

Mᵉ. DARBEL, *riant, prenant son mantelet.*

Adieu donc, cher cousin.

GEORGE, *regardant la table.*

Adieu donc, serviteur.

ENSEMBLE.

MADAME DARBEL ET HENRIETTE.

Songez que dans trois semaines,
Sans les allonger d'un jour,
Il vous faut serrer les chaînes
De l'hymen et de l'amour.

GEORGE.

Il faut que dans trois semaines,
Sans les allonger d'un jour,
Nous ayons serré les chaines
De l'hymen et de l'amour.

(Madame Darbel et Henriette sortent par la porte du fond et à droite.

SCÈNE III.

GEORGE, *les reconduisant quelques pas.*

Sans adieu, miss Henriette... et bon voyage, cousine de Boston. *(Courant se mettre à table.)*

Digitized by Google

Les charmantes femmes! (*fouillant dans un pâté.*) Voilà une attention!... Voyons; j'ai ici trois choses à satisfaire: le faim, le sommeil et l'amour; c'est trop de besogne à la fois.

SCÈNE IV.

GEORGE, LIONEL, *en dehors, à la porte du fond, en veste de marin, un fusil sur l'épaule.*

LIONEL, *regardant.*

De beaux jardins!... un joli pavillon... de l'élégance et de la richesse dans les autres bâtiments... un homme seul à table! Oh! ma foi! je meurs de soif, et les lois de l'hospitalité... (*Il entre.*)

GEORGE, *sans se déranger.*

Qui est là? qu'est-ce que c'est?

LIONEL, *gaîment.*

Un honnête marin dont on voit le navire à un quart de mille en mer. Je suis venu seul dans un canot pour tirer quelques oiseaux; je retournais à ma barque, mais je vous ai vu devant un bon déjeuner, et je viens, sans façon, vous demander un verre de vin.

GEORGE.

Tout ce que vous voudrez, pourvu que je ne bouge pas. Prenez place, mon cher, et faites comme moi. Il vous faut un couvert.. si vous voulez sonner...

LIONEL, *s'asseyant.*

Non, non, je n'ai que soif, et je vois là deux verres.

GEORGE.

Oui; l'un pour le Bordeaux, l'autre pour le Madère. (*Lui versant à boire.*) Je vous verse rasade. Oh! rien ne manque ici; on est bien chez mon oncle. C'est un gaillard qui est parti de Dublin sur un vaisseau du roi, il y a cinquante ans, n'ayant pour pacotille que sa trousse de chirurgien et deux

Digitized by Google

volumes d'Hippocrate, et qui est aujourd'hui citoyen d'Amérique et seigneur de cinq ou six millions. Il donne à ses neveux des habitations avec la même facilité que des pilules à ses malades.

LIONEL.

Je vous en félicite. Et comment nommez-vous cet oncle sans pareil?

GEORGE, *avec emphase.*

Le docteur Robin, monsieur! rien que cela!

LIONEL, *se rappelant.*

Que dites-vous? Quoi! cet illustre médecin dont la réputation est si merveilleuse dans toutes nos colonies?

GEORGE.

Précisément! Médecin, chirurgien, oculiste fameux! science universelle!

LIONEL, *tendant son verre.*

A sa santé! monsieur; de tels hommes sont rares.

GEORGE.

Allons, à sa santé! c'est lui qui nous régale. (*Après avoir bu.*) Ah! vous avez entendu parler du docteur Robin?

LIONEL.

Depuis mon enfance; et je me souviens qu'il fut jadis appelé par ma famille à Baltimore. Il fit dans la ville des cures admirables!... Et vous, mon cher monsieur, êtes-vous médecin?

GEORGE.

Moi!... non pas; je ne suis rien du tout. Mon oncle a travaillé toute sa vie, il est bien juste que je n'aie rien à faire.

LIONEL.

C'est clair; dans les familles, il faut bien que quelqu'un se donne du bon temps.

Digitized by Google

GEORGE.

Seulement, il m'est ordonné de me marier dans trois semaines, et cela m'embarrasse.

LIONEL.

Pourquoi ?

GEORGE.

Parce que j'ai deux prétendues qui vont tomber ensemble amoureuses de moi; et je serais désolé de faire de la peine à l'une ou à l'autre.

LIONEL.

Diantre ! deux belles à la fois ! Ah ! çà, mais vous êtes donc un petit séducteur ?

GEORGE.

Non; ce que j'en dis, c'est par bonté d'âme et pour n'affliger personne.

LIONEL.

Ce pauvre garçon, quel excellent coeur !

GEORGE.

Cela fait vous rire ?... vous devriez plutôt me donner un sage conseil. Vous avez couru le monde, et vous devez avoir de l'expérience sur le chapitre des femmes.

LIONEL, *avec bonhomie.*

Ma foi ! non, pas beaucoup; je n'ai pas eu le temps; et, s'il faut vous le dire, je crois que je n'ai jamais guère connu qu'une véritable tendresse. Savez-vous qui j'aime pardessus tout ?... ma mère, voyez-vous ! mon excellente mère !... et cependant je l'ai quittée ? Pourquoi ? je n'en sais rien, car je n'ai pas besoin de l'enrichir. J'ai laissé là-bas toutes les douceurs de l'opulence pour être bercé sur un vaisseau depuis le golfe du Mexique jusqu'à la mer Glaciale, pour affronter la tempête et jurer contre l'ouragan !... La manie des voyages !... mais j'en suis revenu... et cependant c'est un bien bel état que celui de marin !

Digitized by Google

GEORGE. *)

Vraiment?

LIONEL, *se levant.*

Les orages, les combats!... vous ne connaissez pas tous ces plaisirs-là, vous?

GEORGE.

Et cela vous amuse?

LIONEL.

Écoutez, écoutez.

AIR.

Partons, la mer est belle,
La brise nous appelle
Et la vague étincelle
Du feu brillant
Du jour naissant.
Voyez, là-bas, la blanche voile
Qui, gaîment au soleil, reluit comme une étoile!..
C'est un navire!.. un ennemi!
Allons, enfants!.. le destin nous l'amène!
Son équipage est endormi;
Réveillons-le! La bonne aubaine!
Il nous a vus!... il nous attend!
Il veut aussi brûler sa poudre!
Il faut courir!... A nous le vent!
Tombons sur lui comme la foudre!
Mais d'abord implorons la faveur souveraine
De celui qui peut, seul, nous sauver du trépas!
Alors, tout l'équipage, à genoux, chapeau bas,
Prie et confie à Dieu amour, plaisir ou peine!
"Là-bas, là-bas, bien loin, sur terre,
Gémit tout seul mon pauvre père!
Protégez-le, mon Dieu! car mon heure dernière
Peut-être va sonner bientôt!
Mon Dieu, je vous supplie!... écoutez la prière,
La prière du matelot!"
Feu, maintenant!.. Le beau tapage!
Et dans les airs quel noir nuage!
De tout côté vole la mort!
Et le boulet rase le bord!...
Puis, après le combat, on se compte, on s'embrasse!
— Tu n'es pas mort! — Non, pas cette fois-ci.
O mon bon Dieu, je vous rends grace!
Je reverrai mon doux pays!.. merci!

*) Tout ceci se dit pendant la ritournelle.

Digitized by Google

Corvette, la belle,
Ah ! vire de bord !
Corvette, la belle,
Ma mère m'appelle !
Le bonheur près d'elle
M'attend dans le port !

GEORGE.

Très bien, très bien, mon camarade; tout cela peut être fort agréable; mais cependant les coups de canon. ..

LIONEL, *gaîment.*

Touchez là ! vous me semblez un bon compagnon. Si l'envie de courir le monde me reprend encore, je reviendrai vous voir, et, mille cargaisons ! si votre femme est jolie, ne vous inquiétez pas. .. A boire là-dessus ! ... Eh bien, vous ne voulez pas une dernière fois choquer le verre avec moi ?

GEORGE, *se levant.*

Si fait; mais je suis d'une lassitude à faire pitié, et, sans compliment, dès que vous me ferez l'amitié de partir. ..

LIONEL.

C'est juste; point de gêne. Adieu, monsieur; cent fois obligé de votre bon accueil. (*Il regarde à sa montre.*) Oh ! oh ! j'ai causé trop long-temps avec votre flacon, et la marée montante donnera de la besogne à ma barque pour arriver jusqu'au vaisseau. (*Il ouvre la fenêtre, à droite.*) Oui, parbleu ! je n'ai pas de temps à perdre. .. Et tenez, voyez-vous ce nuage ?

GEORGE, *bâillant.*

Oui. .. il est bien gentil.

LIONEL, *se pressant.*

Vous trouvez ?. .. Il suffit; vous verrez dans dix minutes !

GEORGE.

Plaît-il ?

Digitized by Google

LIONEL, *sortant par l'escalier de la terrasse.*

Adieu.

GEORGE, *bâillant encore.*

Serviteur.

SCÈNE V.

GEORGE, *seul.*

Il est fort aimable ce jeune marin; mais quoi qu'il dise des charmes de son état, j'aime mieux le mien; il est plus facile, moins fatigant, et je m'en vais profiter du doux loisir qu'il me laisse. *(Il va fermer la porte et les fenêtres et s'étend sur le canapé.)*

FINAL.

D'où vient cette chaleur
Qui m'accable et m'assomme?
Avec quelle douceur
Je m'en vais faire un somme!

(Il chante les yeux fermés, et s'endormant peu à peu.)

A mes deux cousines
Je pense toujours! ..
Les gentilles mines!. ..
Ce sont deux amours!
Il m'est impossible
De fixer mes voeux
J'ai le coeur sensible
Pour toutes les deux!
O Sommeil! mon maître,
Il faut t'obéir!...
En dormant, peut-être
Je pourrai choisir! ..
A mes deux cousines
Je pense toujours!
Les gentilles mines!
Ce sont deux amours!

(Il s'endort. Pendant le chant précédent; quelques notes dans l'orchestre ont annoncé la tempête. On voit quelques éclairs à travers les vitres et la terrasse prend peu à peu une teinte sombre. L'orage éclate enfin. Le vent ouvre la porte et la fenêtre, à droite, et un coup de tonnerre,

Digitized by Google

très rapproché, réveille George en sursaut; il se lève vivement.)

Ah! quel orage!
Quel tapage!
Plus de soleil
A mon réveil!
Tout est dans l'ombre,
Tout est sombre!
Le seul éclair
Brille dans l'air!
Que je m'abrite!
Fermons bien vite!
Ah! dans mon coeur
Quelle frayeur!

(Il court à la fenêtre, à droite, pour la fermer, et s'écrie en regardant.)

Oh! les flots sont épouvantables!...
Grand Dieu! que vois-je donc là-bas!...
Un homme égaré dans les sables!...
O ciel!... mais il n'y voit donc pas?...
Mais une femme, à son secours,
S'élance au péril de ses jours!...

(Un grand coup de tonnerre le fait reculer. Le volet de la fenêtre se referme avec fracas. George retombe dans le fauteuil en tremblant de tous ses membres.)

Ah! quel orage!
Quel tapage!
Plus de courage!
Vers le rivage
Je ne puis pas
Faire un seul pas.

SCÈNE VI.

GEORGE, HENRIETTE, *les cheveux en désordre, pâle et conduisant* LIONEL, *sans chapeau, les yeux fermés, et qui marche une main sur son visage et de l'autre cherchant à se guider, comme un homme qui a perdu la vue; ils arrivent par le perron de la terrasse.*

GEORGE, *courant à eux.*

Ah! quel bonheur! ô Providence!

Digitized by Google

HENRIETTE.

Mon Dieu ! je bénis ta puissance!

LIONEL.

Où suis-je ? hélas! guidez mes pas !

LES AUTRES.

Eh ! quoi, ne nous voyez-vous pas ?

LIONEL.

D'où vient la nuit qui m'environne ?

LES AUTRES.

La nuit ? . . . Eh ! mais, que dites-vous ?
Ouvrez les yeux! . . . regardez-nous !

LIONEL, *avec anxiété.*

Quoi ! fait-il jour?

LES AUTRES.

Regardez-nous.

HENRIETTE.

O ciel ! quelle crainte il me donne !

LIONEL, *avec désespoir.*

Ah! mon malheur est trop certain !

LES AUTRES.

Et quel malheur !

LIONEL.

Affreux destin !

LES AUTRES.

Et quel malheur ! et quel destin !

LIONEL, *pleurant.*

O ma mère chérie !
Soleil de ma patrie!
Hélas! de vous revoir
Je n'ai donc plus l'espoir!

LES AUTRES.

Pourquoi ce désespoir?

LIONEL, *à mots coupés.*

La foudre a brisé ma nacelle!. . .
Et son éclat frappant mes yeux !. . .
Soudain, sa brûlante étincelle
M'a ravi la clarté des cieux!

LES AUTRES.

Que dites-vous ? Oh ! justes dieux !

(Lionel tombe dans leurs bras ; on le conduit sur le canapé.

Digitized by Google

ENSEMBLE.

LIONEL, *pleurant.*

O ma mère chérie!
Soleil de ma patrie!
Hélas! de vous revoir
Je n'ai donc plus l'espoir!

HENRIETTE ET GEORGE.

O mon Dieu! je supplie
Votre grace infinie!
Et par votre pouvoir
Calmez son désespoir!

(*On entend trois coups de canon dans le lointain.*)

LIONEL, *se levant avec violence.*

Ciel!... on m'appelle! ils vont partir!...
Sans moi!... mes compagnons!... seul il faudra mourir!

ENSEMBLE.

LIONEL.

O ma mère chérie!
Soleil de ma patrie!
Hélas! de vous revoir
Je n'ai donc plus l'espoir!

HENRIETTE ET GEORGE.

O mon Dieu! je supplie
Votre grace infinie!
Et par votre pouvoir
Calmez son désespoir!

(*On retient Lionel, qui tombe accablé dans les bras de George. Le rideau se baisse.*)

Digitized by Google

ACTE SECOND.

Une petite salle de travail donnant sur un jardin anglais, où l'on voit des arbres touffus du pays, des fleurs, etc. A droite, une table avec des papiers de musique et une guitare. Meubles élégants. Une porte latérale à gauche. Sur l'appui d'une fenêtre, à droite, dont le volet est ouvert, on voit une lyre Éolienne qui est entourée de fleurs et de plantes grimpantes.

SCÈNE PREMIÈRE.

Me. DARBEL, *seule, en costume de voyage. Elle entre par la porte du fond, et parle en dehors, à droite, à quelqu'un qu'on ne voit pas.*

CHANT.

Oui, j'arrive à l'instant; allez chercher ma soeur.
Je sais que mon retour est pour elle un bonheur.

RONDEAU.

Ah! ma soeur jolie,
Enfin votre coeur
De tendre folie
Connaît la douceur!
Ah! pauvre innocente!
Près de toi j'accours;
Une confidente
Vole à ton secours!
Qu'il est aisé de lire dans son âme!
En m'écrivant elle a trahi sa flamme.
Pour ce jeune homme elle a de l'amitié!
A son malheur elle doit sa pitié!...
Nous savons, hélas à son âge,
Ce que veut dire un tel langage!
De la pitié!
De l'amitié!
A son âge!
Non, non, non, non, plus de détour;
Cette amitié, c'est de l'amour!

Oui ma soeur jolie,
Enfin votre coeur
De tendre folie
Connaît la douceur!
Ah! pauvre innocente!
Près de toi j'accours;
Une confidente
Vole à ton secours!

Digitized by Google

SCÈNE II.

Me. DARBEL, HENRIETTE.

HENRIETTE, *accourant.*

Lucy !... ma chère Lucy !...

Me. DARBEL.

Quel plaisir de te revoir !

HENRIETTE.

Si long-temps loin de nous ! trois mois !... trois mois absente !... quand je n'ai qu'une soeur, une amie qui puisse me comprendre et lire dans mon coeur si paisible autrefois !

Me. DARBEL, *souriant.*

Autrefois ?... comment donc ?... Et maintenant, ma soeur.

HENRIETTE, *avec ingénuité.*

Oh ! point de raillerie ! ne m'intimide pas ; sois bonne, sois pour moi ce que tu fus toujours. Eh bien ! oui, ma soeur, tout est changé !... des sentiments nouveaux : la crainte et l'espoir, la peine et le bonheur, des idées riantes et des présages d'infortune, tout est là tour à tour !... Je suis folle, vois-tu ! je le sais, j'en rougis !... Cache-moi dans tes bras ; là je pourrai sourire et pleurer tout ensemble !

Me. DARBEL.

Ah ! mon Dieu ! ma pauvre enfant ! quelle agitation ! Qu'est-ce que cela veut dire ? où en sommes-nous ?

HENRIETTE.

Tu ne devines pas mon secret ?

Me. DARBEL.

Oh ! si fait, à merveille ! C'est de l'amour tout pur et de la qualité la mieux conditionnée. Nous avons sauvé la vie à un jeune marin dont les yeux avaient été fermés par le feu du ciel ; il n'est pas encore sorti de cette campagne, où mon oncle lui

Digitized by Google

a prodigué les trésors de sa science, et ma charmante soeur les tendres soins d'une amie. Les yeux du jeune homme vont mieux, il y a espoir de guérison; mais le coeur de ma soeur est tombé malade et il n'a pas la moindre envie de se mieux porter!... Voyons, n'est-ce pas là tout le premier chapitre du roman?

HENRIETTE.

Il est vrai! mon amour est ma vie! Ne plus l'aimer, vois-tu, n'en pas être chérie, me séparer de lui!... oh! ce serait mourir!... et mon incertitude est souvent bien cruelle!

Me. DARBEL.

De l'incertitude!... comment?

HENRIETTE.

Sans doute. Je ne puis pas commencer à lui dire que je l'aime; et il garde avec moi le même silence. Jamais le mot d'amour n'a été prononcé.

Me. DARBEL.

Au fait, un amoureux qui n'y voit pas, doit être embarrassé pour faire sa déclaration, et il se tait par délicatesse. Mais enfin, il a l'espoir de recouvrer la vue? et tu m'écrivais l'autre jour...

HENRIETTE.

Oui, oui; l'éclair avait contracté sa paupière; mais, grace à l'habileté de mon oncle, il peut maintenant la soulever un peu.

Me. DARBEL.

Il y voit donc?

HENRIETTE.

Oh! il n'a pas encore essayé! il faut tant de précautions après un accident pareil! Mais c'est ce soir, ma soeur, ce soir, à la douce clarté de la lune, qu'il ôte son bandeau pour la première fois... Il n'en sait rien encore; je crains son imprudence à devancer l'instant.

Digitized by Google

Me. DARBEL.

Tout ira bien, j'espère; et il pourra enfin t'adorer avec connaissance de cause.

HENRIETTE.

Tu crois qu'il m'aimera?

Me. DARBEL.

Assurément.

HENRIETTE.

Mon oncle dit comme toi.

Me. DARBEL.

Ah! mon oncle sait donc ton amour pour ce jeune homme?

HENRIETTE.

Et de plus il l'approuve; il connaît sa famille... Mais pour savoir d'avance si je suis aimée... j'ai bien envie de consulter mon oracle.

Me. DARBEL.

Un oracle!... tu as un oracle?

HENRIETTE, *lui montrant la lyre sur la fenêtre.*

Le voici. Regarde ce joli instrument; c'est ce qu'on nomme la lyre d'Éole.

Me. DARBEL.

Ah! oui, je me souviens... Les romanciers de l'Allemagne nous parlent de cela comme d'une magie.

HENRIETTE.

Précisément. La fille d'un luthier de Leipsick, qui cherche fortune en Amérique, a passé ici quelques jours, et m'a fait ce présent; et l'on assure que cette lyre, placée sur une fenêtre, exposée à la brise du soir qui se joue dans ses cordes, répond par des sons joyeux ou plaintifs à tout ce qu'on lui demande.

Me. DARBEL.

Et tu crois à cette merveille?

Digitized by Google

HENRIETTE, *souriant et avec naïveté.*

Pourquoi pas? c'est un article de foi pour toutes les fiancées allemandes.

Me. DARBEL.

Ah! ma pauvre Henriette, nous sommes bien romanesques!

SCÈNE III.

LES MÊMES; GEORGE, *tenant une longue ligne de roseau et un panier de jonc.*

GEORGE, *posant son attirail dans le jardin.*

Diantre soit de la pêche!... pas un hareng! pas une sardine!... Eh! que vois-je!... C'est vous, cousine de Boston! Agréable surprise, après trois mois d'absence!

Me. DARBEL.

Il faut bien venir vous voir ici, puisque vous ne voulez pas me faire une seule visite à la ville.

GEORGE.

Ah! oui; j'ai bien pensé que vous auriez un peu d'humeur de mon abandon. Mais que voulez-vous? je n'avais que ce moyen de faire cesser le flux et le reflux de mon amour, qui me ballottaient entre vous deux; et, en restant ici, en ne voyant plus que votre soeur, je me suis décidé pour elle. C'est adroit, n'est-ce pas?

Me. DARBEL.

Est-il possible? Eh quoi! je n'ai donc plus d'espoir?

GEORGE.

Oh! du tout. N'allez pas essayer de me rattraper, je vous prie, je suis heureux, content; je n'ai plus d'embrouillamini dans mes tendresses. Voilà ma future; je suis résolu à l'aimer avec passion, et je dors maintenant du sommeil le plus doux et le plus agréable.

Digitized by Google

HENRIETTE, *riant.*

Ah! George, prenez garde! le retour de ma soeur pourrait me faire tort.

GEORGE.

Mais je vous dis que non; ne vous tourmentez pas. Ma cousine de Boston n'est pas mon fait... elle est... elle est trop jolie.

HENRIETTE.

Bien obligé pour moi.

GEORGE.

Vous ne m'entendez pas, je veux dire coquette.

Me. DARBEL.

A mon tour, grand merci.

GEORGE.

Mais non!... j'ai mon idée! Cela signifie que vos gracieusetés de jeune veuve, votre élégance de la ville, votre tournure du grand monde.... Tout cela m'intimide.

Me. DARBEL, *avec malice.*

Et vous êtes bien sûr que ma soeur partage vos sentiments?

GEORGE.

Oh! par exemple!... D'abord elle ne voit que moi ici.

Me. DARBEL.

Ah! oui, c'est une raison.

GEORGE.

Je dis qu'elle ne voit que moi, parce que l'aveugle... ça ne compte pas; je suis bien tranquille. Nous sommes les meilleurs amis du monde; je lui donne le bras pour ses promenades, et pendant tout le jour, comme mon oncle va voir ses malades, c'est moi qui fais ici le docteur.

Me. DARBEL, *avec malice.*

C'est bien, mon cousin! et vous êtes très généreux de lui donner des soins.

Digitized by Google

GEORGE.

Non, c'est tout simple; mon oncle, qui était si pressé de me marier, me dit à présent en riant, je ne sais pourquoi : " Attendons, mon neveu, attendons la guérison de M. Lionel.» Vous voyez que j'ai mes raisons pour soigner le malade. Et, au fait, ça me fera plaisir de voir ce pauvre ami danser à ma noce.

HENRIETTE, *écoutant.*

Silence! doucement!

Me. DARBEL.

Quoi donc?

HENRIETTE.

C'est lui! il est sorti seul de son pavillon.

GEORGE.

Oh! ne craignez rien; le terrain est uni et il connaît le chemin.

Me. DARBEL.

Je vais dans ma chambre quitter ma robe de voyage; je ne suis pas présentable.

GEORGE, *riant.*

Comment! vous allez faire de la toilette pour un aveugle?

Me. DARBEL, *riant.*

Ah! c'est vrai.... Ce que c'est que l'habitude!

HENRIETTE.

Le voici!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LIONEL; *un bandeau lui couvre les yeux; il arrive lentement et à tâtons par le jardin.*

QUATUOR.

Me. DARBEL, HENRIETTE, GEORGE.

Silence! silence!
Vers nous il s'avance!

Digitized by Google

LIONEL, *se croyant seul.*

PREMIER COUPLET.

Du ciel la lumière
A fui de mes yeux,
Ma faible paupière
Est close sur eux!
Tout dans la nature
Semble, hélas! me fuir!
Les maux que j'endure
Me font trop souffrir!
Ma belle patrie!
Regrets superflus!
Ma mère chérie!
Vous verrai-je plus!

DEUXIEME COUPLET.

Il est pour ma vie
Encor du bonheur;
Une voix chérie
Répond à mon coeur;
Que j'aime à l'entendre!
Qu'elle a de douceur
Cette voix si tendre
Qui plaint mon malheur!
Mais la douce amie
Qui guide mes pas
Et sauva ma vie,
La verrai-je pas!

(appelant.)

Bonne Henriette!... Où donc est-elle?

HENRIETTE, *bas à sa soeur.*

Entends-tu? toujours il m'appelle.

Mᵉ. DARBEL, *bas, retenant Henriette.*

Eh bien! réponds-lui; mais d'ici.

HENRIETTE.

Pourquoi donc?

Mᵉ. DARBEL.

Une épreuve.

GEORGE, *bas et riant.*

Ah! voyons!

HENRIETTE, *haut à Lionel.*

Me voici.

(Mᵉ. Darbel s'avance et prend la main de Lionel.)

LIONEL, *croyant tenir la main de Henriette.*

Ah! je vous trouve enfin!

GEORGE, *à part.*

La ruse a réussi.

LIONEL, *prenant de ses deux mains celles de madame Darbel.*

C'est singulier!

HENRIETTE, *passant la tête entre lui et madame Darbel.*

Quoi, mon ami?

ENSEMBLE.

LIONEL, *à demi-voix.*

D'où vient ma surprise extrême?
Quoi! cette main sur mon coeur
Ne vient pas à l'instant même
L'agiter d'un doux bonheur!

Digitized by Google

LES TROIS AUTRES.

Voyez la surprise extrême
Qui vient agiter son coeur !
Se peut-il qu'à l'instant même
Il devine son erreur ?

(Lionel a quitté la main de madame Darbel.)

HENRIETTE, *à Lionel.*

Du pavillon, d'un pas timide,
En traversant tout le jardin,
Vous êtes donc venu sans guide ?

LIONEL, *à part, souriant.*

C'est sa voix, mais non pas sa main.

GEORGE, *à part.*

De la malice il n'est pas dupe.

HENRIETTE, *prenant la main de Lionel.*

Qu'avez vous donc ? qui vous occupe?

LIONEL, *souriant.*

Je vous cherchais. Voici l'instant.
Où je prends ma leçon de chant.

Mᵉ. DARBEL, *passant la tête entre Lionel et sa soeur.*

Je viens d'étudier d'avance
Une douce et tendre romance,
Qui vous enchantera, je crois.

LIONEL, *avec amour.*

Maintenant c'est sa main ; mais ce n'est plus sa voix.

HENRIETTE, *à sa soeur.*

Ah ! terminons ce badinage.

Mᵉ. DARBEL, *bas à Henriette.*

Oui, je n'en veux pas d'avantage.
Il est très amoureux ! je réponds de son coeur.

HENRIETTE, *à Lionel.*

Lionel, ce beau jour m'a ramené ma soeur.

GEORGE.

Votre soeur?

Mᵉ. DARBEL, *à Lionel.*

Pardonnez cette innocente ruse.

GEORGE.

Non ; il nous aime trop; jamais on ne l'abuse!

ENSEMBLE.

LIONEL.

Si le ciel rigoureux
La ravit à mes yeux,
Quand elle est près de moi,
Dans mon coeur en émoi.

HENRIETTE.

Si le ciel rigoureux
Me ravit à ses yeux,
Quand il est près de moi,
Dans son coeur en émoi,

Digitized by Google

Un secret sentiment
M'avertit doucement,
Et me dit : Elle est là !
La voilà, la voilà !

Mc. DARBEL.

Si le ciel rigoureux
Te ravit à ses yeux,
Quand il est près de toi,
Dans son coeur en émoi,
Un secret sentiment,
L'avertit doucement,
Et lui dit : Elle est là !
La voilà ! la voilà !

Un secret sentiment
L'avertit doucement,
Et lui dit : Elle est là
La voilà ! la voila !

GEORGE.

Si le ciel rigoureux,
Nous ravit à ses yeux,
Tout son coeur en émoi
Parle d'elle et de moi;
Un secret sentiment
L'avertit doucement,
Et lui dit : Ils sont là !
Les voilà ! les voilà !

(En finissant le quatuor, madame Darbel s'éloigne, en faisant signe à Henriette de rester près de Lionel. George, faisant le galant, offre sa main à madame Darbel, et ils sortent tous deux par la porte latérale à gauche.)

SCÈNE V.

LIONEL, HENRIETTE.

LIONEL.

Miss Henriette ?... êtes-vous restée ?

HENRIETTE.

Sans doute ; je vous quitte le moins que je peux.

LIONEL.

Que je vous dois de bonheur!

HENRIETTE.

Du bonheur.... à vous?

LIONEL.

Oui ; cela vous surprend ; mais quelquefois vous me faites chérir cette infortune qui m'a retenu près de vous. Si vous m'eussiez rencontré dans le monde avant mon malheur, je n'aurais été pour vous qu'une simple connaissance. Dans la foule, auriez-vous jamais distingué le lieutenant Lionel? Tandis qu'ici, après m'avoir sauvé la vie, vous êtes devenue mon guide, mon ange gardien! et chaque jour augmente le plaisir que je trouve à vous devoir tant de reconnaissance!

Digitized by Google

HENRIETTE.

Et qui aurait pu refuser à votre sort le même intérêt et la plus tendre pitié ?

LIONEL, *à part.*

Intérêt... pitié !... En effet, quel autre sentiment pourrais-je inspirer ?

HENRIETTE.

Eh bien ! vous voilà redevenu triste ? Allons, monsieur, vite à notre leçon de musique ; c'est le seul moyen de vous distraire.

LIONEL.

Volontiers.

HENRIETTE, *prenant la guitare.*

A votre tour aujourd'hui vous allez m'apprendre ce chant provençal dont vous me parliez l'autre soir.

LIONEL.

Cet air que j'entendis sur les côtes de France ?... Oui, oui, je me souviens....

HENRIETTE.

Et surtout, monsieur, de l'indulgence pour votre élève !

DUO.

HENRIETTE.

Veuillez d'abord me faire entendre
Le chant et l'accompagnement.

LIONEL.

Et puis votre voix douce et tendre
Viendra s'unir à mon chant.
(à part.)
L'amour m'inspire !
Et dans son coeur je saurai lire.
(haut.)
C'est un chant provençal, sans apprêt et sans art,
Une simple villanelle,
Le chant d'amour fidèle
D'un chasseur montagnard
Que fait gémir une cruelle !
Écoutez ; c'est le chant
De l'amant.

Digitized by Google

"Ah! si tu voulais
Finir ma peine,
Que je t'aimerais,
Gentille Hélène!...
Lorsque paraît l'aube nouvelle
Je pense à toi, mon coeur t'appelle;
Quand vient le soir, ma voix fidèle
T'appelle encore. Ah! réponds-moi!
Ah! si tu voulais, etc."

HENRIETTE.

Fort bien, et je vous remercie.
Mais, que répond, je vous en prie,
Cette Hélène si jolie?

LIONEL.

Soyez ici bien attentive
Et répétez toujours mon chant:
Hélène était un peu craintive,
Et moi je tremble en ce moment.
Elle répond, toute attendrie,
Le coeur rempli d'un doux émoi:
"Je t'aime, et pour la vie,
Et je ne veux aimer que toi!"

HENRIETTE, *timidement.*

Eh! mais je tremble aussi, je croi!

LIONEL, *à part.*

O ciel! serais-je aimé? Sa voix tremble, je croi!
(*haut.*)
Allons, soyez plus attentive,
Et répétez ces mots si doux;
Ne soyez pas aussi craintive.

HENRIETTE.

Oui, je dirai tout comme vous.

LIONEL.

Elle répond, toute attendrie,
Le coeur rempli d'un doux émoi:
"Je t'aime, et pour la vie,
Et je ne veux aimer que toi!"

HENRIETTE, *répétant.*

Elle répond, toute attendrie,
Le coeur rempli d'un doux émoi:
"Je t'aime, et pour la vie,
Je ne veux plus aimer que toi!"

(A la fin du duo ils sont tous deux très émus, lorsque George entre inopinément.)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GEORGE.

GEORGE, *accourant.*

Me voici de retour. Pardon, mon cher ami, de vous avoir quitté, mais je viens galamment d'installer dans sa chambre madame Darbel. Elle m'a renvoyé parce que j'ai voulu faire un peu le badin à sa toilette. Je suis à présent tout à vous et je viens partager la joie où vous devez être.

LIONEL, *surpris.*

De la joie?

GEORGE.

Eh! sans doute. Est-ce que ma cousine Henriette ne vous a pas dit la grande nouvelle?

HENRIETTE.

Ah? George, taisez-vous!

GEORGE.

Pourquoi? parce que mon oncle avait encore ordonné le silence?... Ah! bah! si on écoutait toujours les médecins.... Ce pauvre Lionel! il faut le rendre heureux. Consolez-vous mon cher.... vous y verrez ce soir!

LIONEL.

Juste ciel!

HENRIETTE.

Imprudent!

GEORGE, *à Lionel.*

Oui, oui; dès que la cloche de l'habitation sonnera huit heures, ôtez votre bandeau!... Voilà notre ordonnance!

LIONEL, *avec transport.*

Est-il vrai?

HENRIETTE.

Calmez-vous.

LIONEL.

Je ne puis! et l'espoir qu'il me donne...

Digitized by Google

HENRIETTE.

Ah ! daignez m'écouter ! votre agitation peut vous être funeste.... Voulez-vous m'affliger ?

LIONEL.

Oh! jamais! J'obéis, je me calme et j'écoute.

HENRIETTE, *avec la plus grande douceur.*

Eh bien ! oui.... à huit heures, ce soir, quand le jour aura disparu, nous ferons un essai.... Que Dieu nous soit propice !

GEORGE, *d'un ton doctoral.*

Vous guérirez, c'est sûr; mais, cher ami, de la prudence! Il vous faut encore nos soins, et n'allez pas songer à vous embarquer de si tôt.

LIONEL, *vivement.*

Moi voyager encore!.oh!.non, je le promets! Ma mère viendra s'établir dans ce climat si doux! Le pays que vous habitez doit être le mien et jamais, non jamais je ne puis vous quitter!

HENRIETTE, *bas, avec bonheur.*

O mon Dieu!....

GEORGE, *vivement, passant près d'Henriette.*

L'idée est excellente, et en voici une autre qui me grimpe à la tête!... Ce que c'est que l'esprit!... Oui, mon cher Lionel.... plus de séparation. Entrez dans la famille; je veux vous marier; vous serez mon cousin!

HENRIETTE, *bas.*

Que dit-il ?

LIONEL, *vivement.*

Et quoi!...

GEORGE, *à l'oreille d'Henriette.*

Assurément, il faut qu'il épouse votre soeur.... *(à Lionel.)* une femme charmante, riche autant que vous, aimable, gracieuse! *(à Henriette.)* Secondez-moi, voyons; vantez-lui votre soeur.

Digitized by Google

LIONEL, *avec intention.*

Ah! George! songez-vous à mon sort? Parler d'amour un voile sur les yeux, on se rirait de moi.

HENRIETTE, *vivement, passant au milieu.*

On se rirait de vous!... vous ne le pensez pas!

GEORGE, *à Henriette.*

C'est cela; bien! très bien! il faut l'encourager.

LIONEL, *très ému.*

Quoi! si jamais quelqu'un... là, de toute mon âme... si, ne pouvant juger des charmes qui plaisent aux yeux, j'adorais en secret les qualités du coeur, les vertus, le son de voix touchant d'une jeune femme qui aurait pitié de mon malheur!...

GEORGE, *l'interrompant.*

Eh bien! il faut parler, et déclarer tout net votre adoration: je vous apprendrai cela, moi; je vous dirai les jolies phrases que je débite souvent.

LIONEL.

Henriette! un conseil!... je l'implore de vous!

HENRIETTE, *bas.*

Je tremble!

GEORGE, *à Henriette.*

Parlez donc! il demande votre avis.

LIONEL.

Henriette!... de grace!...

HENRIETTE, *très émue.*

Et qui pourrait ne pas être sensible à des sentiments si tendres?...

GEORGE, *à Henriette.*

A merveille!

HENRIETTE, *continuant.*

Et un coeur tel que le vôtre doit-il désespérer d'en trouver un qui le comprenne?

GEORGE, *content.*

Bravo! de mieux en mieux!

Digitized by Google

LIONEL, *avec transport.*

Ah! vous êtes un ange!

GEORGE.

Vous voilà plus hardi, j'espère!

LIONEL, *vivement.*

Oui, j'oserai parler!... Henriette y consent!... Plus de malheur pour moi! oh! quel doux avenir se présente à ma pensée!... Et mon destin qui me semblait si cruel, je le bénis maintenant!

GEORGE, *riant.*

Oh! oh! comme il s'anime!

LIONEL, *à Henriette.*

Est-il vrai! vous avez deviné cet amour que je m'efforçais de vous cacher? Oui, à vous pour la vie!... oui, c'est vous que j'aime, que j'aimerai toujours! Et n'eussiez-vous aucun de ces attraits que mon imagination vous donne et qu'on me vante chaque jour, votre coeur me suffit et le mien vous adore!

GEORGE, *stupéfait.*

Plaît-il?...

HENRIETTE, *vivement.*

Ah! j'aurais dû me taire encore; mais je n'en ai pas eu la force. Être aimé, je le sens, est le plus doux bien de la vie! Soyez heureux! adieu!

GEORGE.

Par exemple!...

LIONEL, *suivant Henriette.*

Vous sortez?...

HENRIETTE.

Pour un instant... dans mon trouble...

LIONEL.

Ah! donnez-moi la main! Je vais rentrer chez moi; j'ai besoin d'être seul avec tout mon bonheur.

HENRIETTE.

Venez.

Digitized by Google

LIONEL.

Quel doux moment!

HENRIETTE, *à la porte du fond.*

A tantôt!

LIONEL.

A huit heures?

HENRIETTE.

Oui, adieu!

LIONEL.

Juste ciel!... que je puisse la voir!

(*Ils se séparent dans le jardin; Lionel va à gauche et Henriette à droite. George, dans sa profonde surprise, fait de vains efforts pour parler; et puis, croisant les bras, se met à arpenter le théâtre, et finit par tomber dans un fauteuil.*)

SCÈNE VII.

GEORGE, *seul.*

FINAL.

Après ce trait de perfidie,
Combien je dois bénir mon sort,
D'avoir fait ma philosophie
A l'université d'Oxford!

(*Me. Darbel, chantant dans le jardin.*)

"Près d'une belle
Être fidèle,
Ne chérir qu'elle,
C'est un malheur!
Amant, plus sage,
Suivez l'usage,
Soyez volage;
C'est le bonheur!"

GEORGE.

Sa chanson vante l'inconstance;
Elle est, ma foi! de circonstance.

SCÈNE VIII.

GEORGE, Me. DARBEL.

Me. DARBEL.

Ah! vous voilà, cruel cousin?
Que dites-vous de mon refrain?
"Près d'une belle, etc...

Digitized by Google

GEORGE, *tombant lourdement à ses genoux.*
Hélas!

Mᵉ. DARBEL.
Quelle posture étrange!

GEORGE.
Je vous adore!

Mᵉ. DARBEL, *riant.*
Y pensez-vous?

GEORGE.
Vous êtes belle comme un ange!

Mᵉ. DARBEL.
Plaît-il? comment?

GEORGE.
Quels yeux si doux!

Mᵉ. DARBEL.
Quel changement!

GEORGE.
Charmante femme!

Mᵉ. DARBEL.
Quoi! vous venez?...

GEORGE.
Sans nul détour.

Mᵉ. DARBEL.
Et votre coeur?...

GEORGE.
Il est en flamme!

Mᵉ. DARBEL.
Pour mes beaux yeux...

GEORGE.
Je meurs d'amour.

Mᵉ. DARBEL.
Oh! vraiment vous me faites rire!

GEORGE, *se levant vivement.*
Oui, c'est pour vous que je soupire!

Mᵉ. DARBEL.
Et ma soeur, que vous aimiez tant!

GEORGE.
Je l'oublie en vous revoyant.

ENSEMBLE.

Mᵉ. DARBEL.
Eh quoi! ma présence
Change votre coeur?
Oh, quelle inconstance!
Ah! ma pauvre soeur!

GEORGE.
Pendant votre absence
J'aimais votre soeur;
Mais votre présence
A changé mon coeur..

Digitized by Google

Me. DARBEL.
Oh ! laissez-moi !
GEORGE.
Quels yeux si doux !
Me. DARBEL.
Il faut vous fuir !
GEORGE.
Où courez-vous ?
Me. DARBEL.
Dans le salon.
GEORGE.
Et pourquoi faire?
Me. DARBEL.
Au piano, pour me distraire,
Et fuir un séducteur malin,
Je vais répéter mon refrain.
GEORGE.
La chanson m'a semblé fort sage.
Me. DARBEL.
Elle vous dit d'être volage.
GEORGE.
Allons, allons au piano;
Je veux la chanter en duo.

ENSEMBLE, *en sortant.*

" Près d'une belle, etc.

SCÈNE IX.

HENRIETTE, *seule, avec émotion.*

O mon Dieu ! si de la lumière
Il restait privé pour jamais!
Hélas ! si sa faible paupière
Ne s'ouvrait pas ! Ah ! quels regrets !
(Elle reste abattue.)
Il va venir ! ... l'ombre commence !
(On entend des sons harmonieux.)
Mais de la nuit qui trouble le silence ? ...
C'est ma lyre d'Éole, à qui le vent du soir
Rend une voix plaintive et tendre ! ...
Si je l'interrogeais ? elle pourrait m'apprendre
Ce qu'il faut écouter, ou la crainte ou l'espoir!
(Se penchant vers la fenêtre.)

PREMIER COUPLET.

O magique harmonie,
Par un heureux accord,
A mon âme attendrie
Viens révéler son sort !

DEUXIÈME COUPLET.

Comme un brillant nuage
Qui monte vers les cieux,
Ton doux accord présage
Le succès de mes vœux !

Digitized by Google

Réponds, lyre d'Éole,
Dois-je croire au bonheur?
Sois le Dieu qui console,
Et rassure mon coeur!
(La lyre fait entendre des sons gracieux.)

Merci, lyre d'Éole,
Merci de mon bonheur!
Ta douce voix console
Et rassure mon coeur!
(La lyre fait entendre des sons plaintifs.)

Quel changement! ô ciel! et quels sons douloureux!
Ah! mon coeur est rempli de présages affreux!

(La lyre fait entendre un son déchirant; Henriette pousse un cri et ferme vivement la fenêtre, où elle reste appuyée dans l'accablement. Ritournelle plus douce. Le théâtre n'est éclairé que par un beau clair de lune. Lionel paraît à la porte du fond et s'avance doucement, se croyant seul.)

SCÈNE X.

HENRIETTE, *à l'écart*, LIONEL.

LIONEL, *se croyant seul.*

Henriette! O ma providence!
Je t'obéis en attendant
Le tardif et si doux instant
Où de te voir j'ai l'espérance!

HENRIETTE, *très bas.*

Sa voix me rend à l'espérance!

LIONEL.

On m'en a souvent fait un portrait si flatteur!

HENRIETTE, *bas.*

Je vois avec chagrin qu'il me croit fort jolie!

LIONEL.

La voir serait l'instant le plus doux de ma vie!

HENRIETTE, *bas.*

Je crains que le portrait ne lui semble menteur.

(On entend sonner une horloge de campagne.)

LIONEL, *très agité.*

La cloche!... ah! comptons bien!... Enfin!... c'est à présent!

HENRIETTE, *bas, très émue.*

Ah! voici le moment!
Que mon âme est émue!

LIONEL, *arrachant son bandeau et poussant des cris de joie.*

O mon Dieu!... Dieu puissant!... j'ai recouvré la vue!...

Digitized by Google

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GEORGE, *accourant, tenant deux flambeaux, qui éclairent soudain la scène;* Mc. DARBEL, *sortant aussi vivement du salon et descendant la scène à gauche, pendant qu'Henriette la descend à droite. Lionel jette un regard rapide sur les deux soeurs, et va tomber aux pieds de madame Darbel.*

LIONEL; *s'écriant.*

Henriette!... Henriette!... à toi toute ma vie!

HENRIETTE, *tombant évanouie.*

Ah! je meurs!

LIONEL, *à madame Darbel.*

Henriette! ô ma charmante amie!

MADAME DARBEL, *vivement.*

Que faites-vous?

GEORGE, *à Lionel.*

Et l'autre aussi!...
Henriette?... non pas!... regardez!... la voici!

(Lionel pousse un cri déchirant. On s'empresse autour d'Henriette. La toile tombe.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

Petit salon d'hiver, fermé. Tapis de pied. Meubles élégants et annonçant l'opulence. Une table à droite. Deux portes dans le fond. Cheminée à l'anglaise, avec une grille à charbon de terre; un grand feu y est allumé.

SCÈNE PREMIÈRE.

LIONEL, *seul, assis près de la table.*

RÉCITATIF.

Toi qui veillais sur moi comme ma Providence,
Toi qui de mon destin sus tromper la rigueur,
Pauvre enfant! pour ta récompense
Tu n'as trouvé que le malheur!

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Quand de la nuit l'épais nuage
Couvrait mes yeux de son bandeau,
Tu me montrais, après l'orage,
L'éclat prochain d'un jour nouveau!
Tu me disais: Dans la souffrance
Qui vient toujours nous secourir?
C'est l'espérance
En l'avenir!
Sans espérance
Mieux vaut mourir!

DEUXIÈME COUPLET.

Grace à tes soins, quand ma paupière
En se rouvrant a pu te voir,
J'ai condamné ta vie entière
A la douleur, au désespoir!
Et cependant, à la souffrance
Le dernier bien qu'on doit ravir,
C'est l'espérance
En l'avenir!
Sans espérance
Mieux vaut mourir!

SCÈNE II.

LIONEL, GEORGE, *accourant une lettre à la main.*

GEORGE.

Où est-il? où est-il? grande, grande nouvelle!

LIONEL.

Qu'est-ce donc?

Digitized by Google

GEORGE, *essoufflé.*

Cette chère Henriettc!... après avoir quitté l'habitation et abandonné ses amis...

LIONEL.

Eh bien?

GEORGE.

Après quarante jours d'absence bien comptés...

LIONEL, *impatienté.*

Achevez! Henriette?...

GEORGE, *s'écriant.*

Nous allons la revoir!

LIONEL, *vivement.*

Elle revient!

GEORGE.

Ce matin même!

LIONEL.

Et comment savez-vous?

GEORGE.

C'est elle qui m'écrit pour m'annoncer son retour!

LIONEL.

Ah! courons prévenir sa soeur!

GEORGE, *s'arrêtant.*

C'est ce que j'ai fait; elle est déjà à parcourir des yeux toute la campagne pour guetter l'arrivée de notre innocente fugitive; je lui ai lu ma lettre.

LIONEL, *prenant la lettre.*

Ah! voyons à mon tour!

GEORGE.

Lisez, mon cher, lisez!

LIONEL, *lisant avec émotion.*

" George! mon bon cousin, mon excellent ami!... Pardonnez-moi tous! Je vous ai donné du chagrin! Oui, j'ai quitté l'habitation, je me suis dérobée à vos recherches chez des amis qui ont fait mystérieusement parvenir à ma soeur un billet où je faisais serment de ne la revoir qu'après que Lionel

Digitized by Google

serait devenu son époux. J'avais besoin d'aimer Lionel comme un frère! Tous deux ont cédé à mes instances, à ma volonté; je les en remercie du fond de mon âme. J'apprends que mon oncle a pressé leur union, qu'ils se sont mariés à Boston; vous me reverrez donc ce matin même. J'ai été bien folle un instant; je suis redevenue sage. Le passé n'est plus qu'un songe pour moi; mais le monde pourrait s'en souvenir; il faut que les méchants soient forcés de se taire en me voyant contracter aussi des liens sacrés, et si mon amitié vous est toujours chère, mon pauvre George, faites parer l'autel, et ce soir j'y marche avec vous!"

GEORGE, *très content.*

Quel bonheur! quelle joie!... Je vous le disais bien qu'elle reviendrait pour être ma femme Ah! je vais donc enfin prononcer le oui conjugal! J'en tiens une pourtant! Mais j'ai beaucoup d'affaires pour me marier ce soir, et vous allez m'aider, n'est-ce pas, mon cousin?

LIONEL, *distrait.*

Pardon, je ne saurais.... je suis souffrant, préoccupé...

GEORGE.

C'est vrai, vous êtes triste. Est-ce que vous avez peur de revoir Henriette?

LIONEL.

Oui, sans doute.

GEORGE.

Pourquoi donc? N'avez-vous pas obéi à ses ordres formels en épousant sa soeur?

LIONEL.

Oui; sans cet hymen, elle nous disait adieu pour toujours!.... Mais, George, songez à l'embarras pénible où je vais être! Songez que, depuis la méprise qui me fit tomber aux pieds d'une autre, je

Digitized by Google

n'ai pu revoir Henriette un seul instant ; que, transportée dans son appartement, encore évanouie, je n'y pus pénétrer ; qu'elle renvoya même sa soeur ; qu'au milieu de la nuit elle s'enfuit par le jardin, et qu'enfin je n'ai pu encore lui faire entendre un seul mot pour me justifier d'avoir déchiré son coeur !

GEORGE.

Comment, déchiré son coeur !... En vérité, mon cher ami, vous avez bien de l'amour-propre! Vous vous imaginez donc qu'elle vous garde rancune, et qu'une amourette, venue je ne sais comment, ne peut pas s'en aller de même Que diantre! puisque c'est moi qui vous remplace, tranquillisez-vous et partagez le contentement général.

LIONEL.

Oui... elle vous l'écrit ; elle m'aimera comme un frère... Mais croyez-vous qu'elle ait fait le bonheur de sa soeur et le mien ? croyez-vous qu'à son retour elle soit bien satisfaite de son ouvrage... et que le tableau de notre union...

GEORGE, *faisant le discret.*

Oh ! sur ce point-là, pas de confidence ; chacun ses affaires. Par-ci par-là j'ai bien fait mes remarques sur vos habitudes matrimoniales ; vous et votre femme ne me semblez pas précisément deux tourterelles, comme Henriette et moi nous le serons bientôt. Je suis fin, pénétrant, mais point mauvaise langue. Touchez là, mon cousin ; que Dieu vous tienne en joie et votre femme aussi !

LIONEL, *vivement.*

J'entends courir.... on vient !

GEORGE, *de même.*

C'est elle ! j'en suis sûr !

LIONEL.

Ah ! quel moment pour tous !

Digitized by Google

SCÈNE III.

LES MÊMES, HENRIETTE, *dans les bras de sa soeur, pâle et très émue*, Mᵉ. DARBEL.

MORCEAU D'ENSEMBLE, très animé.

Mᵉ. DARBEL.

La voilà de retour, elle tient sa promesse!
La revoir est pour moi le bonheur le plus doux!
Ah! pourquoi de nos coeurs affliger la tendresse?
Devais-tu si long-temps demeurer loin de nous?

GEORGE.

La voilà! quel plaisir! elle tient sa promesse!
La revoir est pour moi le bonheur le plus doux!
C'est à moi que son coeur a gardé sa tendresse!
Son cousin, dès ce soir, deviendra son époux!

LIONEL, *à part.*

La voilà de retour! elle tient sa promesse!
Mon coeur est enchanté de la voir près de nous!
Ai-je pu, juste ciel! affliger sa tendresse!
Tout en elle est charmant! quel regard noble et doux!

Mᵉ. DARBEL, *avec joie.*

C'est donc toi?

HENRIETTE, *tremblante.*

Ce moment!...

GEORGE.

Pour jamais nous rassemble

LIONEL, *à part.*

Ah! je n'ose affronter son regard enchanteur.

HENRIETTE, *à sa soeur.*

Ton époux n'est-il pas?...

Mᵉ. DARBEL, *à voix basse.*

Il est là; mais il tremble.

HENRIETTE, *s'approchant avec émotion.*

Lionel, l'amitié vous ramène une soeur.

(Lionel, très ému, saisit en tremblant la main d'Henriette, sur laquelle il se baisse pour cacher son trouble.)

GEORGE, *à Henriette.*

Il faut lui pardonner.

HENRIETTE, *vivement à George et quittant Lionel.*

Silence!

LIONEL, *à part et sortant.*

Ah! que je souffre en sa présence!
Sortons pour rassurer mon coeur.

(Reprise de l'ensemble.)

Est-il vrai! la voilà! etc.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

Me. DARBEL, GEORGE, HENRIETTE.

HENRIETTE, *à part.*

Il est sorti!... Tâchons de paraître tranquille.

Me. DARBEL, *avec affection.*

Ma soeur!... mon Henriette!

GEORGE, *très joyeux.*

C'est ça! votre Henriette, et la mienne aussi!... Mais pardon, ma cousine; rendez-moi un service que votre cher époux m'a refusé.

Me. DARBEL.

Quoi donc?

GEORGE.

Veuillez faire partir un courrier pour Boston; écrivez à mon oncle que, si sa goutte le permet, il se rende ce soir chez le ministre qui doit bénir notre union. Le presbytère est précisément à moitié chemin d'ici à la ville et nous nous y rendrons de notre côté.

Me. DARBEL, *lentement à Henriette.*

Tu entends, Henriette... Faut-il que je fasse ce qu'il me demande?... Es-tu bien décidée à lui donner ta main?

GEORGE, *se récriant.*

Comment, si elle est décidée!... Par exemple! après toutes mes tribulations et mes incertitudes amoureuses perpétuelles! Oh! il est temps d'en finir! Ne plaisantons pas!

HENRIETTE, *affectant le calme.*

Il a raison, ma soeur. Tu as lu ma lettre; je veux épouser George, et j'ai pour lui beaucoup d'amitié.

GEORGE.

Oui, oui, beaucoup d'amitié, sans compter le reste dont on ne parle pas devant témoins. Allons, ma fiancée, le temps presse; votre chambre est

Digitized by Google

restée dans un ordre parfait. Un peu de toilette, je vous prie; vous verrez la mienne! un habit tout neuf et des gants parfumés que j'ai apportés de Londres.

Me. DARBEL, *prenant la main d'Henriette.*

Allons, je vais écrire!... Sois heureuse, ma soeur!

(Me. Darbel sort tristement; Henriette la suit des yeux avec surprise et inquiétude.)

SCÈNE V.

GEORGE, HENRIETTE.

GEORGE, *à part, avec humeur.*

Je mourais de frayeur qu'elle n'allât lui débiter des sentences contre le mariage!

HENRIETTE, *revenant vivement à George.*

George?

GEORGE.

Ma cousine?

HENRIETTE.

Que se passe-t-il donc ici?

GEORGE.

Comment?

HENRIETTE.

Ma soeur a du chagrin.

GEORGE, *faisant le discret.*

Oh! oh! c'est bien possible.

HENRIETTE.

Serait-elle fâchée de mon retour?

GEORGE.

Fâchée?... Eh! mais, mon Dieu! elle, qui aime à rire, n'a fait que pleurer pendant tout le temps où nous ignorions ce que vous étiez devenue.

HENRIETTE.

Et lui?

GEORGE.

Qui, lui?

Digitized by Google

HENRIETTE.

Lionel ?

GEORGE.

Oh ! lui aussi. Il a du bon ce garçon-là ; c'est un assez brave homme. La malhonnêteté qu'il vous avait faite, lui donna la fièvre chaude ; l'habitation était une maison de fous, il n'y avait que moi de raisonnable, et je disais toujours : Elle nous aime trop pour ne pas revenir.

HENRIETTE.

Et quand vous reçutes ma première lettre.

GEORGE.

Quelle lettre ? ... Ah ! celle où vous ordonniez leur mariage, et qu'on avait glissée pendant la nuit sous la grande porte ? ... C'est Lionel qui la trouva dès le matin. Oh ! alors ce fut une joie, un tapage qui me réveilla et me coûta au moins deux heures de sommeil ; puis Lionel et votre soeur s'enfermèrent avec mon oncle, et ils allèrent à Boston pour se marier et hâter le retour que vous nous promettiez.

HENRIETTE.

Eh bien ! George, j'ai tenu parole, me voilà. Pourquoi ma soeur et son mari ne sont-ils pas heureux ? pourquoi me font-ils voir au contraire de l'embarras et de la tristesse ?

GEORGE.

Oh ! pourquoi ... pourquoi !

HENRIETTE.

Oui, je veux tout savoir !

GEORGE, *en confidence.*

Eh bien ! ma chère enfant, votre soeur est une femme très malheureuse ; c'est un enfer que ce ménage-là ! La femme soupire, le mari se promène de mauvaise humeur ; ils ne se disent pas trois

Digitized by Google

paroles par jour, si ce n'est pour gronder ; et enfin, c'est un tableau insupportable pour un cousin paisible et délicat comme moi.

HENRIETTE.

Ah! George, est-il possible!

GEORGE.

Oui; vous dis-je, antipathie complète. Que voulez-vous que j'y fasse? En prenant un mari, votre soeur n'a pas été aussi adroite que vous: je suis fâché pour elle qu'il n'y ait pas eu deux Georges dans ce monde; mais ce n'est pas ma faute, ma mère n'en a fait qu'un. Adieu, songeons à nous; je cours à ma toilette.

(Il sort en courant.)

SCÈNE VI.

HENRIETTE, *seule, s'asseyant et très émue.*

Que vient-il de me dire? Quoi! des chagrins ici pour d'autres que pour Henriette?... Cela ne se peut pas, et je suis insensée d'ajouter quelque foi aux étranges discours de ce pauvre George. La tristesse de ma soeur vient de son affection pour moi; mais quand elle verra mon mariage et la tranquillité de mon âme... Ah! je cherche vainement à m'abuser moi-même! j'ai trop compté sur mon courage... Pour revenir ici, j'avais rassemblé toutes mes forces, mais quand je l'ai revu, j'ai cru que j'allais mourir!.... Ah! le voici.

(Elle se lève toute tremblante et sans regarder Lionel.)

SCÈNE VII.

HENRIETTE, LIONEL.

LIONEL, *avec calme et douceur.*

Henriette, c'est moi. Je n'ai pu vous revoir depuis l'erreur fatale qui nous a séparés. Voulez-vous m'accorder un instant d'entretien? ce sera le dernier.

Digitized by Google

HENRIETTE.

Comment!...

LIONEL.

Oui, un vaisseau m'attend: je pars dans une heure; c'est un adieu que je viens vous faire, un adieu pour jamais; il est indispensable; mon âme est plus faible que la vôtre. Si l'indifférence vous est possible, je vous tromperais en vous promettant la mienne, et les souvenirs du passé seraient trop dangereux pour l'avenir.

HENRIETTE, *naïvement et avec douceur.*

Les souvenirs!... mais ils ne seraient à craindre que pour moi. C'est moi qui vous aimai; je suis franche avec vous, je ne déguise rien; mais vous, cet amour, comment auriez-vous pu le ressentir sans m'avoir jamais vue? Cest ce que j'aurais dû me dire; mais mon coeur égarait ma raison; le vôtre vous trompa de même: vous prîtes la reconnaissance pour un autre sentiment. Votre imagination avait fait mon portrait; les charmes que vous aviez rêvés, votre premier regard les trouva réunis dans les traits de ma soeur; rien de plus simple, de plus naturel; n'en parlons plus. Soyez heureux, et, au lieu de me plaindre, je remercierai le ciel.

LIONEL.

Les reproches que vous m'épargnez, vous croyez peut-être que je me les adresse? Eh bien! détrompez-vous; loin de demander grace, je viens me plaindre; car vous m'avez puni; et quel est donc mon crime? Oui, dans un instant de délire et de folle joie, en revoyant la lumière, je fus ébloui par la beauté de votre soeur, quand un mot de sa bouche dissipa soudain le prestige. Sa voix était douce, mais ce n'était plus celle qui me consolait;

Digitized by Google

plus d'émotion, plus de sympathie; tous ces charmes que l'on voit en elle, je les admire encore; mais ce n'est pas de l'amour; et maintenant qu'il m'est permis de voir vos traits, croyez-vous donc que je les compare à d'autres? Non, mon coeur et mes yeux sont d'accord pour vous chérir; j'aime tout en vous, je vous aimai toujours, et mon dernier soupir sera pour Henriette.

HENRIETTE, *fort troublée.*

O mon Dieu! ce langage! si l'on vous entendait!... lorsque d'autres liens!...

LIONEL.

Oh! votre soeur connaît mon malheur et le sien; vous avez voulu notre mariage; votre retour n'était qu'à ce prix; et moi, mourir sans vous revoir, sans vous avoir dit une fois ce que vous venez d'entendre!... je ne le pouvais pas. Votre soeur désolée de votre absence et indifférente à tout le reste, moi, la tête égarée, nous marchâmes à l'autel; mais cette union forcée ne pouvait amener que des regrets amers; la froideur, les reproches et la haîne bientôt...

HENRIETTE.

Qu'entends-je?...

LIONEL.

Il faut, du moins, prévenir ce dernier malheur. J'ai repris du service sur un bâtiment étranger; je pars et votre soeur ne me reverra plus.

HENRIETTE.

O ciel! vous séparer de ma soeur

LIONEL.

Oui, pour me séparer de vous; et cet acte de divorce... *(Il montre un papier.)*

Digitized by Google

HENRIETTE, *désolée.*

Oh! vous n'y pensez pas!...

LIONEL, *posant le papier sur la table.*

Votre soeur m'approuve; j'ai signé, qu'elle signe de même; et souvenez-vous bien qu'en vous faisant mes adieux!...

HENRIETTE, *très vivement.*

Non!... je ne les reçois pas! Lionel! mon ami! Je suis désespérée! un seul mot, par pitié!

LIONEL, *avec tendresse.*

Que voulez-vous de moi?

HENRIETTE, *s'écriant.*

Mon pardon, mon pardon!... Oui, je demande grace! C'est moi qui suis coupable! Je le vois, je l'avoue! l'exaltation de ma tête nous condamne tous trois à souffrir pour la vie. Et voilà mon ouvrage!... (*se retournant et tombant dans les bras de madame Darbel, qui est survenue pendant la fin de la scène.*) Ma soeur!... Ah! je sais tout! Je suis bien malheureuse!

(*Moment de silence.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, Me. DARBEL.

FINAL.

TOUS TROIS, *avec accablement.*

Quoi, pour jamais des regrets et des larmes!
De tristes jours, sans espoir de bonheur!
Quand l'avenir nous offrait tant de charmes,
Quand le destin nous montrait sa faveur!

Me. DARBEL, *tristement.*

C'est toi, c'est toi seule qu'il aime!

HENRIETTE.

Hélas!

Me. DARBEL.

Cet amour est extrême!

Digitized by Google

HENRIETTE.

Ma soeur! ...

Me. DARBEL.

Le malheur pour nous tous!

HENRIETTE, *pleurant.*

Mon Dieu! prenez pitié de nous!

TOUS TROIS.

Quoi, pour jamais des regrets et des larmes!
De tristes jours, sans espoir de bonheur!
Quand l'avenir nous offrait tant de charmes!
Quand le destin nous montrait sa faveur!

HENRIETTE, *vivement.*

Le remords me déchire!
Adieu! c'est trop souffrir!

Me. DARBEL, *la retenant.*

Comment! que veux-tu dire?

HENRIETTE.

C'est moi qui dois partir!

LIONEL, *vivement.*

Ecoutez!. ..

HENRIETTE.

Tout m'accable!

Me. DARBEL.

Ah! ma soeur! calme-toi!

HENRIETTE.

Non! je suis trop coupable!

LIONEL.

Hélas! répondez-moi!
Un mot!... répondez-moi!
(Henriette écoute.)
Savez-vous reconnaître
Quelle était votre erreur?

HENRIETTE.

Cette erreur a fait naître
Le remords dans mon coeur!

Me. DARBEL, *vivement.*

Quel bonheur!

LIONEL, *de même.*

Je respire!

Digitized by Google

HENRIETTE, *étonnée.*

Vous parlez de bonheur!...

LES AUTRES.

Doux moment!...

HENRIETTE.

Quel sourire!...

LIONEL.

Henriette!...

Me. DARBEL, *la tenant dans ses bras.*

Ah! ma soeur!

HENRIETTE, *tremblante.*

Qu'est-ce donc?

LIONEL.

Mon amie!

Me. DARBEL.

Que ton sort sera doux!

LIONEL.

Tout à toi, pour la vie!

Me. DARBEL.

Du bonheur pour nous tous!

HENRIETTE.

Oh! mon Dieu!...

Me. DARBEL.

Sois contente!

LIONEL.

Une ruse innocente...

Me. DARBEL.

Te ramène en ces lieux!

LIONEL.

Cet hymen malheureux...

Me. DARBEL.

Ordonné par toi-même...

LIONEL.

Pouviez-vous!

HENRIETTE.

Trouble extrême!...

Digitized by Google

LES AUTRES.

Non ! jamais à l'autel !...

HENRIETTE, *s'écriant.*

Ne me trompez-vous pas ?...

LES AUTRES.

Entre nous point d'hymen!

HENRIETTE.

Ah! je meurs dans vos bras!

ENSEMBLE, *très vivement.*

Me. DARBEL.

Oui, c'est toi qu'il aime,
Qu'il aima toujours !
Et Dieu va lui-même
Bénir vos amours!

LIONEL.

Oui, c'est toi que j'aime,
Que j'aimai toujours !
Et Dieu va lui-même
Bénir nos amours!

HENRIETTE.

Oui, c'est moi qu'il aime,
Qu'il aima toujours !
Et Dieu va lui-même
Bénir nos amours !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GEORGE, *très paré, gants blancs, gros bouquet, chapeau sous le bras.*

Me voilà! tout est prêt pour la cérémonie?
Vous voyez ma toilette !

Me. DARBEL.

Elle est vraiment jolie!

GEORGE.

Le marié vous plairait-il ?

Me. DARBEL.

Mais oui, vous êtes fort gentil !

GEORGE, *à Henriette.*

Donnez-moi votre main; la mienne la réclame.

Me. DARBEL, *le faisant retourner.*

Un instant; car c'est moi qui serai votre femme.

GEORGE.

Oh! je n'ai pas le temps de plaisanter ainsi.

Me. DARBEL.

Je ne plaisante pas; je vous prends pour mari.

Digitized by Google

HENRIETTE, *à George.*

Le bruit de leur hymen n'était qu'un stratagème.

LIONEL, *désignant Henriette.*

Et j'épouse celle que j'aime.

Me. DARBEL, *prenant le bras de George.*

Moi je reprends mes anciens droits.

GEORGE, *impatienté et criant.*

Est-ce bien sûr pour cette fois?

LES AUTRES.

Très sûr, très sûr; nous le jurons tous trois.

GEORGE, *à Me. Darbel.*

D'honneur! ma cousine jolie,
Pour mari je vous conviens fort;
Car j'ai fait ma philosophie
A l'université d'Oxford!
(lui prenant la main.)
Oui, c'est vous que j'aime,
Que j'aimai toujours!
Quel bonheur extrême!
O tendres amours!

Me DARBEL, *riant.*

Oui, c'est moi qu'il aime,
Qu'il aima toujours.
Quel bonheur extrême!
O tendres amours!

LIONEL ET HENRIETTE.

Oui, c'est vous que j'aime,
Que j'aimai toujours!
Et Dieu va lui-même
Bénir nos amours!

FIN.

Digitized by Google